Lacan logicien

Lacan the logician

Stoian Stoianoff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2827>

DOI : [10.4000/leportique.2827](https://doi.org/10.4000/leportique.2827)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Stoian Stoianoff, « Lacan logicien », *Le Portique* [En ligne], 35 | 2015, document 2, mis en ligne le 10 mars 2016, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2827>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Lacan logicien

Lacan the logician

Stoian Stoianoff

Introduction

- 1 Dès ses premiers écrits Lacan se pose en logicien, en quoi son séminaire sur « La lettre volée » reste paradigmatique. Sa démarche s'inscrit en rupture avec celle du phénoménologue¹ dont le propos est de « comprendre ». « Bas les pattes » est l'interdit d'approcher formulé par Heidegger à l'égard de « celui qui ne sent pas sur un sol authentique ». « Gardons-nous de comprendre trop vite » devient, a contrario, le mot d'ordre lacanien assorti de l'apriori méthodologique qui consiste à « dissoudre le vécu en ses composants logiques », inversant ainsi la recommandation heideggérienne². Car la clarté du *Hinsehen* heideggérien est un point de vue susceptible de nous mener aux limites de l'aveuglement³.
- 2 Qu'est-ce que la logique ? Un propos liminaire s'impose ici ne serait-ce qu'en raison du terme « dissoudre » qui vient de glisser sous ma plume, terme dont le contraire s'impose tout autant, à savoir « conjindre »⁴. Il convient de rappeler qu'un nommé Parménide jouait déjà sur ces deux tableaux en disant que le feu disjoint (l'eau s'évapore sous l'effet du feu) et la terre réunit (a contrario l'eau est prise en masse et donc gèle ; à noter aussi que le premier ciment utilisé était à base de terre). Un René Thom viendra nous rappeler tout ça, après coup, en parlant de changements de phase en introduisant désormais les rudiments d'une topologie singulière. Au moyen-âge les termes changent au sens où les alchimistes diront « *solve et coagula* » ; d'où, par le biais de la scolastique, sortira une psychologie, voire une éthique, qui procéderont par soustraction (des préjugés) et adjonction (de vertus), en correspondance avec ce qui se pratiquait sur les chantiers des tailleurs de pierre, jusqu'au moment où un Kant parlera de jugements analytiques et synthétiques. Lacan ne sera pas en reste puisqu'il fera la promotion des opérateurs V et $\mathbb{Q}$ au titre de rudiments d'une syntaxe langagière, (il a été jusqu'à enseigner à son auditoire les diagrammes de Venn) ainsi que l'objet « a » de son invention, à savoir la « *pars* », le reste, le débris (l' $\mathbb{Q}$ -tracas des archéologues

- 3 Aussi, dès son époque, Lacan pressentait la mutation en train de se produire, dont il annonçait la teneur en disant que « le contemporain est logologique ». Je m'interroge sur le fait de savoir jusqu'à quel point, dans son projet d'arithmétisation de l'inconscient (sous l'égide de « Canrobert »), Lacan aurait adopté le point de vue de Dirichlet⁵ qui consisterait à « substituer les idées au calcul » ; les quaternions de Hamilton, par exemple, étant susceptibles de jouer le rôle de « nombres » dans ce nouveau mode de calcul. « Hamiltoniens » que Lacan promeut, sans le dire, au titre de « mathèmes », dans l'observation du « Petit Hans », ainsi que j'ai tenté de le montrer⁶. Il serait intéressant de voir jusqu'où Lacan a pu adopter après Quine « la stratégie de la montée sémantique », que Donald Davidson proposera dans son *Myth of the Subjective*, avec la promotion du « théâtre cartésien »⁷.
- 4 C'est en logicien⁸ que Lacan aborde l'œuvre de Freud et c'est dans son adresse aux psychanalystes niçois intitulée « Le phénomène lacanien » qu'il avoue qu'à la « mythologie de la pulsion » freudienne il préfère carrément ses propres élucubrations, notamment son « stade du miroir ». Propos scandaleux pour l'ensemble du peuple psychanalytique qui se bouche désormais les oreilles et fait semblant d'in-duire, de forcer l'objet « a » dans la topologie qu'il convient. Objet « a » dont on cherche encore quel sens lui donner depuis que Lacan en a fait « ce qui s'attrape au coincement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud »⁹.
- 5 C'est bien par convention que Lacan le situe cet objet « a » hors sens et lui confère la place d'une pure fonction syntaxique, d'un enforme, d'un liage entre les trois dimensions R, S et I ; dimensions qu'un Plotin, dans ses *Ennéades*, nommait déjà « les trois hypostases ». Opération qui fleure bon l'hérésie freudienne incontestable. Le clinamen, la pente à laquelle ledit peuple psychanalytique se cramponne tient au préjugé qu'une proposition doit nécessairement avoir un sens et surtout une signification. Peut-on en effet se plier à envisager l'objet « a », comme pur rapport ? Comme rapport anharmonique ? Comme nombre d'or ? Comme : *Gegenstand vorüber*¹⁰, disait Edmund Husserl ?
- 6 Ainsi, vouloir le substantifier c'est exiger qu'il ait une essence, ce que hélas, Lacan se refuse à lui accorder. Comment en est-il arrivé là ? Par le taoïsme certes, mais il y a lieu de lui chercher d'autres antécédents encore. C'est dans ses « Propos sur la causalité psychique » (E161) que Jacques Lacan annonce le fondement prochain de sa théorie de l'objet en disant :
- Il serait déjà beau que par une pure menée de l'esprit nous puissions voir se dessiner le concept de l'objet où se fonderait une psychologie scientifique. C'est la définition d'un tel concept que j'ai toujours déclarée nécessaire, que j'ai annoncée comme prochaine, et qu'à la faveur du problème que vous me proposez, je vais tenter de poursuivre aujourd'hui en m'exposant à mon tour à vos critiques.
- 7 Le coup d'assommoir tombe lorsqu'il annonce que l'objet « a » serait un « ludion logique » ?¹¹ De ce fait, plus jamais personne n'osera avancer la moindre critique à l'égard de ce concept. Mais nous le retrouvons tel quel sous la plume de Heidegger dans son projet de « Séminaire sur la phénoménologie religieuse » (séminaire qui est le seul qui n'ait pas eu lieu) [PVR p. 358] :
- « L'ob-jet (sic) originel, l'Absolu, n'est pas ce qui ne peut pas être encore déterminé, ni ce qui n'est pas encore déterminé, mais ce qui est essentiellement, de soi, libre de toute détermination ».
- 8 L'Absolu, à savoir ~~La~~ femme, pour autant qu'il en est qui s'ingénient à l'incarner.

- 9 Jacques Lacan est entré dans la tourbière de la logique à un moment où se posait la question de ses fondements ainsi que celui de son statut épistémique. Pataugeant entre Kant (ou Brentano) et Frege, la pensée de Husserl se meut en direction de ces fondements, cet *Ungrund* disait Jacob Böhme, et bute sur ce qu'il nomme « l'expérience antéprédicative ». D'où cette phrase que je copie dans un recueil de textes fort documentés ¹² :

L'objet final de l'analyse de Husserl est donc l'acte de jugement antéprédicatif, dans lequel l'activité logique humaine apparaît sous sa forme élémentaire. Selon Husserl cet acte de jugement antéprédicatif est un acte 'objectivant de se tourner vers', un acte qui sélectionne un objet de perception comme étant son objet (référence : Husserl : *Expérience et jugement*, p. 70-72, [Erfahrung und Urteil, Klaassen Verlag, Hambourg, 1964, (p.90 : "ersten Zuwendung des Ich's")].

- 10 Or, n'est-ce pas dans son « Stade du miroir » que Lacan situe ce moment du « se tourner vers », inaugural pour ce qu'il en est du fondement de l'altérité ? Par ailleurs, dans sa fable des trois prisonniers, Lacan avait usé de l'expression « l'instant de voir », chose que l'on retrouve ici sous la plume de Husserl sous la forme d'un « *Jetzt-sehen* » ¹³. Se pose alors la question du lieu où se tient, d'où surgit : « le jugement antéprédicatif ». S'agirait-il du lieu d'où s'émet un acte, un jugement, un trait de poignard, alors que l'appareil discursif (et donc la parole) y ferait défaut ? Pour Husserl ce lieu serait-il l'utérus ? Ce dernier venant résumer ce qu'on évoque traditionnellement en parlant du ciel étoilé, des limbes et de la Jérusalem céleste ? Sur ce, Husserl nous interroge perfidement pour savoir : « Quelle est la source ultime de toutes les formations de la connaissance ? » ¹⁴ Au blackout jeté par Freud sur ce qui subsisterait comme traces mémorielles au-delà de l'ombilic du rêve, au silence des pulsions qu'il postule en-deçà de cette limite, Lacan oppose un brouhaha, un bruit de fond d'où émerge un essaim (S_1) de signifiants que la cure a pour mission de le réduire. C'est ici que Lacan propose la métaphore du jeu d'échecs (L06 p. 224-225) :

On devrait comparer tout le déroulement d'une analyse au jeu d'échecs. [...] Et en somme, dans un jeu qui se joue à l'aide d'une série de mouvements en réplique fondés sur la nature du signifiant, chacune ayant son propre mouvement caractérisé par sa position comme signifiant, ce qui se passe c'est la progressive réduction du nombre des signifiants qui sont dans le coup. Et on pourrait après tout décrire une analyse ainsi : qu'il s'agit d'éliminer un nombre suffisant de signifiants pour qu'il reste seulement en jeu un nombre assez petit de signifiants pour qu'on sente bien où est la position du sujet dans leur intérieur.

- 11 Ce qui précède définit un parcours mais il est nécessaire de répertorier quelques-uns parmi les ouvrages qui traitaient de la logique en psychanalyse, et ce avant et pendant les périodes où Lacan est monté en ligne. Le recours à l'ouvrage d'Imre Hermann : *Psychanalyse et logique* [IH] ¹⁵ s'impose par conséquent.

1. Psychanalyse et logique

- 12 Le 27.3.1963, dans son séminaire sur l'Angoisse, Lacan nomme Imre Hermann ¹⁶. Pour dire que, hors dialectique, il aurait « ébauché le phénomène qu'il qualifie de *Randbevorzugung*, élection préférentielle du champ phénoménal analytique pour les phénomènes de bord ». Sans plus. Il est obligé de le citer vu l'usage surabondant qu'il fera par la suite de cette jouissance de bord, mais il se garde de donner en exemple la logique d'Imre Hermann. Alors que ce dernier s'intéresse surtout à la logique telle qu'elle fonctionne chez un certain nombre de psychanalystes. Il y a lieu de noter qu'à

l'inverse de Lacan Jacques Derrida a largement puisé dans les ouvrages d'Imre Hermann.

- 13 Dans son livre de référence, Imre Hermann développe au moins trois cas, c'est-à-dire trois stéréotypes et c'est à se demander si Lacan ne s'en serait pas inspiré pour ce qu'il en est de produire certaines figures centrales de sa topologie (l'*Entzweiung* freudienne comme donnant lieu à un accollement entre deux bouteilles de Klein, le retournement en son contraire comme retournement de la sphère et le détournement [explicité comme suit : « Envelopper le réel de fantasmes typiques ; formuler et observer des tabous », IH, p. 72] réductible aux propriétés du bonnet croisé (dit *cross-cap*). Notre auteur hongrois, élève de Ferenczi, voit d'un mauvais œil les manœuvres d'évangélisation auxquelles se livrent les psychanalyses sur leurs analysants. Il décline un de leurs « paralogismes » [IH p. 95] :

Quand on instruit quelqu'un, on veut faire en sorte qu'il soit savant au lieu de rester ignorant, on veut donc qu'il devienne ce qu'il n'est pas encore et qu'il ne soit plus ce qu'il est actuellement : on veut l'anéantir.

- 14 Imre Hermann propose des rudiments de ce qu'il nomme une « théorie de la pensée » qui vise à donner une place prépondérante à la recherche de [IH p. 114] « la nature interne des choses », mais pointe la présence persistante d'un arrière-plan psychique fait d'une « conception magico-mythique du monde ». Il note [IH p. 117] « le rapport entre les conceptions de base de la logique et de l'institution totémique » et va jusqu'à :

risquer une hypothèse beaucoup plus spéciale, selon laquelle la science de la logique serait un prolongement tardif et pour ainsi dire sublimé de la façon de penser magico-sociale.

- 15 Il fait un parallèle entre « la conception platonicienne de la participation de nos perceptions du réel objectif » et « la logique intuitive de Lodzjii ». Mais plus radicalement il témoigne de la proximité résiduelle au sein de maints esprits entre « le mécaniquement formel » de la logique actuelle et la pensée¹⁷ « mystico-magique » sous-jacente. Cette dernière admet la preuve par analogie (voir « la projection de l'imgo-père dans un animal ») ainsi que la doctrine du « *logos spermaticos* » assurant la conservation des *species*, sur le modèle de l'engendrement ».
- 16 Du chapitre sur « Les modalités de perception et formes de la pensée » nous retiendrons l'incidence de l'olfaction dans la paranoïa, mais aussi bien au quotidien pour ce qu'il en est d'engendrer la méfiance, et, par contrecoup, pour justifier les excès du principe de précaution (Irai-je jusqu'à désigner un parti des « nez-pincés » ?).
- 17 Un autre auteur mérite de retenir notre attention. Il s'agit d'Aldo Gargani dont le livre : *Freud, Wittgenstein, Musil* [FWM])¹⁸ pose un sérieux problème épistémologique à la psychanalyse. Le second chapitre de cet ouvrage s'intitule : « Epistemologia e scena primitiva : Freud e Wittgenstein » et constitue à la fois une critique du *Fort/Da* et de la scène dite « primitive » par Freud. Gargani commence par réhabiliter la répétition en tant qu'instrument de progrès dans le domaine de la recherche et donc comme symptôme¹⁹ fructueux. Ce qu'il y a de primitif dans la scène de Freud est en fait l'instauration d'un rituel et il paraît que Wittgenstein aurait publié un opuscule intitulé : *Note sul « Ramo d'oro di Frazer »* [FWM p. 45, note 4], où il ferait l'inventaire de ce que Frazer propose concernant cette question de l'origine d'une répétition. Évidemment, la tentative récente, réussie, de poser un moteur de recherche sur une comète située à des millions de km de la terre, « première » impensable à ce jour, ressemble à s'y méprendre au départ laborieux d'un spermatozoïde à la conquête d'un

ovule. Et Gargani insiste sur le fait que la 'scène primitive' de Freud est devenue le paradigme qui rend « inattaquable » [FWM p. 41] toute forme de recherche d'ordre épistémologique.

2. Il y a de l'agrammatical

- 18 C'est par référence à Husserl que le 28.2.1968 Lacan parle du concept de grammaire pure, pour dire qu'il permet « de constater qu'il y a de l'agrammatical », quelque chose que Husserl rejetterait alors que pour Lacan « c'est quand même encore du logique », faisant allusion ainsi à « ces manifestations de vérité que sont le mot d'esprit, l'acte manqué ou le rêve ».
- 19 Ailleurs, le 21 janvier 1970, évoquant la « problématique du jugement » (tiens-tiens !) Lacan chatouille Husserl au sujet du sens et du non-sens :

Comme sujet de la phrase, il n'y a que le sens. D'où cette dialectique d'où nous sommes partis, que nous appelons le pas-de-sens avec toute l'ambiguïté du mot pas. Cela commence au non-sens forgé par Husserl – « le vert est un pour ». Cela peut pourtant très bien avoir un sens, s'il s'agit par exemple d'un vote avec des boules vertes et des boules rouges. Seulement ce qui nous emmène dans une voie où ce qu'il en est de l'être tient au sens, est ce qui a le plus d'être. C'est dans cette voie, en tout cas, qu'on a franchi ce pas-de-sens de penser que ce qui a le plus d'être ne peut pas ne pas exister.
- 20 Dans les *Écrits* (p. 162), Lacan désigne à nouveau Husserl mais pour réaffirmer que la folie soit un phénomène de la pensée ²⁰ et rappeler que « la structure constitutive de la connaissance humaine », c'est : « ce support que le symbolisme de la pensée trouve dans la perception visuelle, et que j'appellerai avec Husserl un rapport de *Fundierung*, de fondation ». Lacan ferait-il ici allusion au fait que dans *Idées* Husserl se disait en quête de « la source ultime de la connaissance » ? Ne regimbe-t-il pas contre l'idée d'une « source ultime », lorsqu'il évoque le « pas un » par le biais du zéro en tant qu'origine de toute computation ? Et aussi, lorsqu'il confère à l'acéphalie le statut de principe fondateur de la structure du nœud borroméen, ne réfute-t-il pas l'idée même d'une priorité, d'une antécédence d'une dimension sur les autres et donc la notion même d'un « commencement » ?
- 21 J'ai l'air d'insinuer que Lacan a pompé à divers sources mais à vrai dire il ne s'en cache pas. Pas toujours. Ainsi, à propos de l'histoire du message que chacun reçoit sous sa forme inversée il avoue ceci ; « Je dis ça depuis très longtemps et ça a fait rigoler. À la vérité, c'est à Claude Lévi-Strauss que je le dois ».
- 22 Pour ceux qui, à la suite de Lacan, sont allés interroger les présocratiques, suivis par Platon et Aristote ²¹ (cités chacun plus de soixante-dix fois par Lacan), puis Augustin avec son paradigme de l'*invidia*, de la jalousie enfantine, et son discours du Maître, (discours du « nobliau », dira Lacan ²²), il est tout à fait indiqué de poursuivre en passant par une kyrielle d'auteurs où Saint Thomas d'Aquin et son interlocuteur attitré (son comparse) Averroès, font bonne figure, sans compter les théologiens de la scholastique, jusqu'à Hegel et les axiomaticiens de la logique et des mathématiques qui ont suivi, tels que Dedekind, Frege, C. S. Peirce, Riemann, Russel (bras-dessus bras-dessous avec Whitehead), puis Peano et Boole, Cantor et quelques autres ; ni oublier, notamment ses contemporains, et en premier lieu Wittgenstein ²³, qu'il a cité peu de fois mais qui lui a tendu la perche avec son *Tractatus* pour une meilleure approche de la

psychose ²⁴ et du métalangage. Métalangage que Wittgenstein récuse alors que Lacan, le 17 mai 1977, s'interroge à ce propos : « Qu'est-ce que ça veut dire, la *métalangue*, si ce n'est pas la traduction ? »

- 23 Dans ce domaine Heyting lui fournit la cuillère à écrémer le carré logique des propositions d'Aristote pour situer en bonne place le « *ex falso sequitur quod libet* », que le fondateur de l'Académie excluait et qui figure désormais sur le blason des intuitionnistes. C'est nanti d'une telle moisson que Lacan a frayé son propre chemin, parcours qui n'en finit pas d'étonner ceux qui s'y sont intéressé vraiment. Qu'est-ce que ça change par rapport à la conception que Freud avait proposée de l'inconscient ? Ça autorise en tout cas Lacan à définir l'inconscient « comme un langage » logique, excluant tout psychologisme, et ce à la manière du *Begriffsschrift* de Frege, paradoxes compris.
- 24 Il m'en coûte d'avoir à rappeler tout ceci, abruptement, l'ayant déjà délayé dans toutes sortes d'écrits auparavant. Mais c'est à ce prix, ainsi que celui de l'effort requis pour entrer dans le vocabulaire de Lacan, lorsqu'il use des termes tels ceux d'application ou d'homéomorphisme, par exemple, qu'on est susceptible, armé de la sorte, de s'essayer à se faire « dupe des nœuds », en vue d'une éventuelle construction d'une « clinique du réel ».
- 25 J'ai évoqué récemment la *KK-thesis* de Hintikka ²⁵, et c'est à cette problématique que Lacan songe (sans le dire tout en le disant) lorsqu'il entre dans celle qu'effleure le *Dindon* de Feydeau, et donc du « Je sais que tu sais que je sais que tu sais ». Jolie suite de parenthèses emboîtées, que Lacan avait confié le soin de la commenter à quelqu'un, dont l'intervention à son séminaire témoignait d'une occultation des deux références que je viens de proposer ; et qui n'a pas manqué aussi – par la suite – de zapper ce que les propos avec lesquels Lacan saluait sa « performance » avaient de malicieux, voire d'ironique. En clair, mieux vaut donc parfois ne « pas tout » lire, dans ce que Lacan a osé produire.
- 26 Bref, Lacan n'a nommé Hintikka que sept fois, notamment (L21) le 19.2.1974, et ce pour faire son éloge, par exemple :
- Jaakko Hintikka a fait un bouquin qui s'appelle *Time and Necessity*, avec comme sous-titre : « Étude sur la théorie de la modalité d'Aristote ». Ça n'est pas mal. [...] Ça suppose [...] que Hintikka [...] m'avait devancé depuis longtemps /.../ sur ce que je vous faisais remarquer la dernière fois, que l'*Organon* d'Aristote ça vaut la peine d'être lu parce que [...] ce qui est difficile c'est bien de savoir, chez un frayeur [...] comme d'Aristote [...] pourquoi il a choisi ces termes-là est pas d'autres.
- 27 Nous retrouverons Hintikka ²⁶ plus loin au sujet de la définition de l'inconscient comme le « non-su » du sujet.

3. « Positions de l'Inconscient »

- 28 Le texte de Lacan, qui prend place dans les *Écrits* sous le titre « Positions de l'Inconscient », se situe entre deux autres textes, dont un « gros » morceau : « Subversion du sujet et dialectique du désir », « gros » au sens où tout ce qu'on pourra dire du nœud borroméen et de ses intersections : en découle ; sans compter qu'à ce sujet, et surtout dans le commentaire que Lacan en fait dans son séminaire, il a recours à des notions non triviales telles que celle de « vecteur », de nombre complexe, voire de « foncteur », d'une part ; d'autre part, « Positions de l'Inconscient » est suivi « Du *Trieb*

de Freud », texte qui, de par la critique des positions freudiennes qu'il constitue, vient renforcer les thèses de celui qui le précède. Je me limiterai ici au fait de remarquer qu'à Bonneval Serge Leclaire et Jean Laplanche se sont affronté (ainsi que j'en parle dans un livre à paraître, intitulé : *Seelenbehandlung*). Leclaire soutenant la thèse du « comme un langage » tandis que Laplanche reformulait celle de la pulsion freudienne, s'étant tous deux mis d'accord sur le fait de pousser sous la tapis la question de l'holophrase posée par le « Poordjeli », dans le livre de Leclaire (*Psychanalyser*). Les textes publiés suite au colloque de Bonneval ont subi une 'réfection', dicit Lacan, pour ne pas dire un replâtrage, mais jusqu'à quel point, allez savoir, sauf celui de Lacan qui a été réduit par Lacan lui-même. Ouf !

- 29 Bref, ce qui est remarquable d'emblée c'est la référence de Lacan au « temps logique », mais il y a lieu de se souvenir que – dans sa fable – le jeu des trois prisonniers n'est qu'un sophisme dans la mesure où il suppose indûment une forme d'intersubjectivité (chacun réglant sa conduite à l'aune de son « prochain »), alors qu'entre « individus », une telle clause, foi de Strawson, n'est absolument pas requise.
- 30 Depuis, la logique est devenue une sorte de « patate chaude » que les psychanalystes se refilent, alors qu'au temps de Freud on était encore à l'abri de tels tsunamis. D'où des mésusages, des incartades qui transgressent les règles, celles de l'induction par exemple, et c'est ainsi que Lacan peut parler de « l'erreur centrale de la psychologie » (E831).
- 31 Lorsqu'il dit que l'inconscient est « coupure en acte » (E839), il se situe du côté de la monstration wittgensteinienne d'un fait, et il est utile de noter que le poinçon $\diamond$ qui la désigne est directement issu de l'observation de « l'Homme au Loup », ainsi que je l'ai pointé dans *Freudaines* (chez L'Harmattan, 2014). Ici la transition de Freud à Lacan est claire. Lacan logifie, là où Freud n'en était qu'au stade de l'observation. Bien sûr, Lacan ira bien plus loin lorsqu'il situera la coupure du fantasme en tant que « plan projectif des surfaces de Riemann ». Avec ce prolongement (E847), à savoir que c'est au niveau de la « coupure anatomique » que se décide « la fonction de certains objets dont il faut dire non pas qu'ils sont partiels, mais qu'ils ont une situation bien à part ». Et Lacan de se lancer (en note) dans l'écriture mathématique d'un « flux rotationnel ».
- Fonction de l'objet partiel²⁷ qui a migré depuis lors dans le discours commun, puisqu'une Dame s'autorise à lancer à son prétendant (supposé volage) : « Je ne suis pas ton objet transitionnel ! ». Du coup il en est qui se retrouvent dans la position d'intermittents du mariage, autre avatar du « flux rotationnel ». Mais dans ce texte Lacan reste freudien en ce qu'il parle encore « pulsion », notamment de « pulsion de mort » (E848).

- 32 Qu'en dit Freud dans sa Métapsychologie ?

4. « Das Unbewusste »

- 33 « *Das Unbewusste* », que Lacan baptise *l'Unebevue* est un texte que vous trouverez dans les *Gesammelte Werke* de Sigmund Freud au tome IX (1912), et aux pages 264 à 303. Ce texte est encadré d'une part par un écrit sur « le Refoulement » et de l'autre par son texte sur « l'Amour de transfert » et il est difficile de ne pas lorgner – en passant – et sur l'un et sur l'autre. D'emblée je remarque que Freud veut qu'on fasse une *Gleichstellung*, et donc une comparaison entre le conscient et les états d'âme (*mit dem Seelischen*). À la page suivante (GW XII s. 267) il évoque les actes de l'âme (*seelischen*

Akte), ce qui me fait penser à l'expression « l'homme âme avec son âme », lancée par Lacan. À la page 276 (là nous sommes dans la section III réservée au « Destin des sentiments inconscients », dans le texte freudien), je note que par le biais du refoulement la représentation originaire du ressenti se trouve nouée (*Verknüpft*), capitonnée à une autre, qui seule restera consciente. Cette façon de différer et de déplacer la prise de conscience sera interrogée plus loin lorsqu'il sera question du 'connais-toi toi-même', qui a pour corrélat le « s'autoriser de soi-même » lacanien.

- 34 On doit supposer que le refoulement agit en deux temps : d'abord la charge émotionnelle, initialement portée par S1, sera transférée sur un autre support S2 ; S2 qui devient le représentant de la représentation (*Vorstellungsrepräsentanz*) ; vient ensuite l'occultation de S1, qui est l'effet du refoulement à proprement parler. Or, selon Lacan : S2, en tant que pur semblant, vient se substituer à S1 qui : lui, tombe à la trappe. Chose qui, à suivre ses développements ultérieurs, revient à un changement de discours. D'où une divergence apparente d'avec Freud, à moins que ce dernier ne se risque à faire supporter au transfert le report (l'investissement) d'une charge émotionnelle, ainsi que c'était déjà le cas dans *l'Esquisse*. Bref, là où Lacan considère le refoulement comme un procédé métaphorique créateur de sens, l'ambition de Freud se limite à proposer une métonymie.
- 35 Quelques pages plus loin (GW XII s. 280), Freud s'inquiète des voies que ce S2 doit emprunter afin que le refoulement soit durable. Et c'est là qu'intervient un autre procédé, celui du *Gegenbesetzung*, du contre-investissement, destiné à parer au retour du refoulé. Il y a donc non seulement nouage mais constitution d'une chaîne d'événements, sous le regard scrutateur d'un serre-gent, à savoir le Surmoi. C'est dire que le refoulement suppose toute une dynamique, et Lacan ne s'en souciera que dans la mesure où elle sera différente lors du déni (*Verleugnung*), ainsi que lors de la forclusion (*Verdrängung*) ; forclusion que Freud évoque dans la suite de son texte sous l'espèce de l'*Urverdrängung*, du refoulement primordial, en tant que matrice de tous les refoulements. Sauf que (GW XII s.281) se trouvent évoqués aussi des cas où, par une sorte de porosité de la *Gegenbesetzung*, l'angoisse parviendra à se manifester ouvertement, ou alors sous le couvert d'une phobie ; ici Freud parle d'une représentation de substitution (*Ersatzvorstellung*). Puis il nous promène de processus primaire en processus secondaire, mais rien ne vaut une illustration clinique.
- 36 À la section VII de son texte il est question de la reconnaissance (*Agnoszierung*) de l'Inconscient. Ce terme révèle le pot-aux-roses de l'inconscient, au sens où il serait : le non-su du sujet. Un non-su qui serait un su au futur antérieur, ce que le sujet a failli savoir. Qu'en serait-il d'un savoir ainsi chu ²⁸, *falsus* dira Lacan, mais toujours à l'œuvre chez le sujet ? D'où l'insistance de Lacan sur la formule « il ne savait pas qu'il était mort ».
- 37 Et c'est là (GW XII s.280) que Freud présente un cas qu'il emprunte à Victor Tausk ; celui d'une jeune fille qui se disait victime d'un 'tourneur d'yeux'. Et donc d'un savoir malin. En ce point il convient de faire retour dans ce volume au texte où Freud parle de « l'Histoire du Mouvement Psychanalytique », et où il évoque le trio des trois mousquetaires de l'hypnose et de la suggestion, à savoir Charcot, Liébault et Bernheim, non sans avoir distribué chemin faisant quelques coups de chapeau à son compère Janet, mais surtout à Schopenhauer et à Nietzsche, dont il a été averti (après-coup) qu'ils avaient déjà mis les mains dans le cambouis de l'inconscient.

- 38 Bref, la schizophrène débutante que décrit Tausk fonctionne comme si elle était sous influence, sous l'effet d'une suggestion qui la positionne en porte-parole (l'*organum*) de la langue de l'inconscient (*sie ist Organsprache geworden*, GW XII s. 297 et donc en tant que ne sachant pas ce qu'elle dit (tout en le sachant). « Alors qu'elle se tenait à l'église, ça lui a fait comme une secousse (*Ruck*) lui intimant qu'elle devait se tenir autrement, en position autre, comme si elle y était assignée ». Le terme *gestellt*, vient illustrer en quelque sorte ici le sens du concept de *Gestellt*, tel que Heidegger en use en tant qu'impliquant une mutation d'ordre topologique. Tausk entend ces paroles comme une impulsion à se positionner à la place de son amoureux, et ce au titre d'une identification²⁹. Phénomène d'ordre structural qui s'obtient quand le mécanisme du refoulement vient à défaillir, et qu'au lieu de produire des symptômes le sujet glisse sur le toboggan des identifications. Pour nous résumer : un possédé c'est celui qui n'est plus « lui-même ».

5. « Connais-toi toi-même ! » Une énigme

- 39 Que certains se soient trouvés dans la position de « passeurs » de Freud, tels Tausk et Ferenczi, et que cela les ait conduits à des impasses logiques et existentielles, ne doit pas nous imposer de nous en tenir là. J'ai personnellement évoqué (ailleurs) la passe de Lacan à Royaumont et la disjonction que subit son « message » lorsqu'il transite par les vecteurs divergents que constituent ses « ailes » [L, L] d'alors : Laplanche et Leclaire³⁰. Et il faut dire qu'à force de papillonner, tel Lao Tseu, du penser à l'être, Lacan n'est pas parvenu à cibler son auditoire, sa « masse », son jury en somme, dans « son » École, pas plus qu'à Royaumont, puisqu'à la dissoudre, il a dû se résoudre à lui donner congé. Dire que Lacan a manqué là « sa passe » ne préjuge en rien de ce qui a failli passer, et qui ne cesse, en effet, de chercher son point d'impact jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. En attendant, son « dict », sa parole/gnose, persiste dans les mythes dont il a su l'entourer. Le fort/da en est un, et c'est pour le rendre momentanément inopérant que du côté de l'université on en a tenté l'exhaustion sous la forme de thèses.
- 40 Il y a lieu de prendre appui sur cette symbolisation initiale de manière à en saisir la fonction et aussi le rôle qui lui est dévolu dans la procédure de la passe. Où il s'agit de produire un « sous-ensemble » représentatif du discours du sujet. Procédure nécessitée aux fins de la mise en évidence de la sorte de décrochement, de ricochet que comporte l'inconscient. Avec l'intrusion de ceux de l'École Normale Supérieurs dans l'École Freudienne de Paris en 1966, et la publication des *Cahiers de pour l'Analyse*, qui en émane, le lexique des logiciens entre en jeu dans le champ de la psychanalyse ce qui autorise Lacan d'y recourir (suture et procès du sujet, le non-identique à soi, etc.).
- 41 Le passant touche le jury par son *Fort*, par sa présence signifiée dans son dict pieusement recueilli par les passeurs. Ce dict-âme, à quoi son *Fort* se réduit peut n'avoir pour nous aussi peu de sens qu'en eut le *Fort* véhiculé par les anciens mystères. Cet absens (cette jouissance qu'il ne faudrait pas) durera autant qu'il le faudra, à moins qu'un cartel aguerri (et non point un jury inexpérimenté) ne cesse de prendre la cause pour l'effet. Seule cette cause pourra transmuter tous les effets seconds de la cure en un Primo, qui ne s'avèrera premier qu'à se révéler impair. Tour de passe-passe si l'on veut, mais surtout subversion du sujet qui ne peut 'se connaître' qu'à se desêtrer... (de se déprendre) des signifiants qui le portent. Ce qui nécessite un retour sur ce que nous nommons depuis Freud l'inconscient et dont Lacan nous dit qu'on ne sait pas s'il existe

en dehors de l'expérience du divan. Le refoulement tient son point d'impact et son existence exclusivement du fait du discours tenu sur le divan. Le trait unaire, source des identifications hors divan, et donc hors transfert, ne révèle son incomplétude que dans le processus tel qu'il se déroule sur le divan.

- 42 Du divan en tant que révélateur d'un écart fondamental entre le « su » et le « su non-su » ; et rien ne laisse mieux présager de la béance qu'il constitue, comme lorsque tel sujet (pas si mal dans sa peau, et fort disert au naturel) se surprend de ne pouvoir articuler sur le divan autre chose qu'une plainte, voire une longue série de sanglots. Découverte pas moins scandaleuse, d'ailleurs, que celle d'une paix inexplicable qui l'envahit, toujours sur le divan, lui qui – l'instant d'avant – avait toutes les raisons du monde de pester au sujet de n'importe quoi et même envers son analyste. C'est dans cet écart, dans ce décalage éprouvé, bien que souvent nié ³¹, que gît l'aune à laquelle se mesureront les effets de l'inconscient ; effets dont le sujet se soutient dans sa réalité et qu'on se doit de prendre en compte. À prendre en compte : c'est-à-dire à intégrer dans le réseau des « éléments » qui lui servent de limite, qu'il les nomme affects, démons ou signifiants.
- 43 Cet écart fondamental entre le « su » et le « su non-su » a pour effet une « diaphragmatisation de la vérité comme cause » (E874).
- 44 Il peut sembler parfaitement abusif, de ma part, de renvoyer le lecteur au travail d'Alain de Libera « La double révolution » (2014, Vrin) qui, mine de rien, s'efforce de donner statut épistémique à ce non-savoir, lorsqu'à la page 512 il évoque l'éventualité que « je puisse penser quelque chose à mon propre insu, et faire quelque chose sans savoir que je le fais ». D'autant que ce volume porte en quelque sorte sur ce débat, débat à situer entre Aristote, Augustin et Thomas d'Aquin, Averroès venant y jouer la mouche du coche et Hintikka le garde-chiourme. Et pourtant, dans son texte « Le savoir et la vérité » Lacan nous incite de nous armer d'Augustin, notamment de son *De Veritate*, dont il considère (E873) qu'il a : « tous les caractères d'un ouvrage de théorie ».
- 45 Et c'est sur ce point qu'intervient de Libera quand il profère « Quand est-ce qu'on sait que l'on sait ? [AS tome III, p. 552 ³²]. C'est aussi lui qui nous fournit tous les éléments du débat qui, au XIII^e siècle, tournera autour de la question : « est-ce que l'âme (ou l'intellect agent) se connaît elle-même ? ». C'est là qu'apparaît une bifurcation, une schize dira Heidegger, qui motivera après-coup la présence de deux passeurs lors de la procédure de la passe.
- 46 À ce sujet, voici un bout de « passe », passe qui se déroule (aux Cartels Constituant pour l'Analyse) comme suit. En seconde position se présente devant le 'jury de passe' une jeune dame qui se chargée de rapporter les propos du passeur-mâle. Ce qui me frappe d'emblée est qu'elle porte une robe qui, du point de vue de sa teinte, est une sorte de patchwork de toutes les couleurs. Et je me suis dit : « Elle en a vu de toutes les couleurs ». Sans que cette révélation mienne n'ait ému le jury d'aucune façon. Après-coup, et donc des années plus tard, j'ai réalisé que cette robe était, dans le visible, tout un symbole, symbole qu'il s'agissait de lire comme un message, là où quelque chose n'avait pu « se dire ». Mais quoi ? J'ai pensé aux couleurs de l'arc-en-ciel ³³, et à ce que ce dernier vient à symboliser dans certaines manifs. Message qu'on pourrait intituler « Maltraitance et homosexualité », certes, mais « de qui envers qui » ? Serait-ce aussi une indication que dans une « passe » le passant s'arrange pour proposer à l'un des passeurs « ce qui ne cesse pas de se dire », et à l'autre « ce qui ne peut se dire » ?

6. « L'insu que c'est de l'une-bévue s'aile a mourre »

- 47 Passons à présent au séminaire n° 24 intitulé « L'insu que c'est de l'une-bévue s'aile a mourre ». Nous tenons là une holophrase. Il s'agit d'un énoncé qui mérite d'être transcrit, translittéré, et il abrite au moins deux versions qui s'imbriquent.
- 48 Dont il convient de souligner l'agrammaticalité.
- 49 Une première version dirait : « L'insu que s'aile de lune Bévue sait l'a-mourre » ; ça inclut le mot 'mourre' qui renvoie au jeu du même nom et a constitué pour Lacan une première approche structurale de ce qui est en jeu dans l'inconscient. Le nœud borroméen, auquel Lacan accède par la suite, pour sa plus grande satisfaction, constituera un mécanisme, un moteur, dont il n'a cessé depuis de varier les formats de manière à en éprouver les effets. Les plus pessimistes diront qu'il en est mort, de cette bévue ancillaire, que ça lui a noué les tripes, et qu'il l'a cherché. Point.
- 50 Dans une seconde version de son holophrase ³⁴ nous aurons par exemple : « L'insuccès de l'Une-bewue cèle (c'est) l'amour ». *L'Unbewusst*, son machin, son tourniquet, à quoi fait allusion l'aile en question, fonctionne aussi comme un moulin à paroles, paroles dont le leitmotiv – répété à l'envi- et en pure perte, indique clairement qu'il s'agit là de la demande d'amour intervenant au titre de cause d'un ratage, et donc d'un symptôme.
- 51 Désir d'harmonie et de paix espérée, au prix d'une sorte d'étourdissement, d'un vertige, dont se soutient la demande d'amour, d'une part ; vœu dont l'itération fait de vous un derviche tourneur, d'autre part. Bref, ici Lacan articule « ce qui ne peut se dire », ce dont il nous serine dès le début de la séance du 17.5.1977 de son séminaire, d'où ceci :
- Tout ce que nous savons de l'homme, c'est qu'il a une structure ; mais cette structure, il ne nous est pas facile de la dire. La psychanalyse a émis sur ce sujet quelques vagissements, à savoir que l'homme penche vers son plaisir, ce qui a un sens bien net. Ce que la psychanalyse appelle plaisir, c'est pâtir, subir le moins possible.
- 52 La structure serait-elle ineffable, cet ineffable ³⁵, maintes fois invoqué par Wittgenstein ? Toutefois, ce qui ne peut se dire (l'amour ?) ça doit tout de même pouvoir s'écrire.
- 53 Lacan ira jusqu'à dire que le nécessaire (l'amour ?) c'est « ce qui ne cesse pas de s'écrire » (rapport aux lettres d'amour, ou les « textos » qui pleuvent de nos jours comme à Gravelotte, précisément). Ceci par opposition à l'impossible, qui est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » (le rapport sexuel). La question du « cesse... » ou « ne cesse pas » est traitée tout au long de l'année 1973, Ainsi, à la séance du 13.2.1973 nous lisons ceci :
- Le nécessaire – ce que je vous propose d'accentuer de ce mode – est ce qui ne cesse pas, de quoi ?- de s'écrire. C'est une très bonne façon de répartir au moins quatre catégories modales. Je vous expliquerai ça une autre fois, mais je vous en donne un petit bout de plus pour cette fois-ci. Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui n'est pas celle que vous auriez attendue pour s'opposer au nécessaire, qui aurait été plutôt le contingent. Figurez-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible, et que ce ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'en est l'articulation. Ce qui se produit, c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. C'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est le substantiel de la fonction phallique. Je reprends maintenant au niveau du texte. C'est la jouissance qu'il ne faudrait pas – conditionnel ».

POSSIBLE ^{EB}
Ce qui cesse de s'écrire	Cesse + s'écrire
+	IMPOSSIBLE ^{EB EB}
Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire	Cesse ^{EB EB} s'écrire
^{EB}
NÉCESSAIRE ^{EF}
Ce qui ne cesse pas de s'écrire	Cesse ^{EB} s'écrire
+	CONTINGENT ^{EB EF}
Ce qui cesse de ne pas s'écrire	Cesse + s'écrire
^{EB}

- 58 Le cas signalé en haut et à droite de ce schéma fait l'objet d'un commentaire à la séance du 26 juin 1973 du séminaire de Lacan, en ces termes :

N'est-ce pas à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ? Du partenaire, l'amour ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie, pour me faire entendre, le courage, au regard de ce destin fatal. Mais est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance ? [Agnoszierung ?] Cette reconnaissance n'est rien d'autre que la façon dont le rapport dit sexuel – devenu là rapport de sujet à sujet, sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient – cesse de ne pas s'écrire. Cesser de ne pas s'écrire, ce n'est pas là formule avancée au hasard. Je l'ai référée à la contingence, tandis que je me suis complu au nécessaire comme à ce qui ne cesse pas de s'écrire, car le nécessaire n'est pas le réel. Relevons au passage que le déplacement de cette négation nous pose la question de ce qu'il en est de la négation quand elle vient prendre la place d'une inexistence. D'autre part, j'ai défini le rapport sexuel comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Il y a là impossibilité.

- 59 Ce dont cet extrait témoigne c'est que, pour ce qu'il en est de ses théorisations, il y a lieu de lire Lacan avec Lacan et donc de soutenir son discours actuel par ce qu'il a déjà élaboré dans le passé, sans reculer devant l'ampleur que de tels débordements peuvent engendrer. Méthodologie à laquelle une large majorité des membres de l'ALI semble répugner, plaidant pour le fait de s'en tenir à un 'ici et maintenant' auquel on se cramponne de craindre de glisser dans la confusion. Principe de précaution qui, en la matière, comme en général, s'avère contre-productif. Car il est vrai que l'on observe depuis quelque temps, chez les agents des milieux intra- et para-médicaux, une forme de déficit de l'expression sous toutes ses formes, ce qui conduit les jeunes pys débutants à éviter les cénacles où l'on tient un discours plutôt académique. Leur rendre accessible un certain bagage culturel, fait partie aujourd'hui de l'effet de formation auquel ils ont droit.

7. Coupure, suture

- 60 On glose sur la séparation, la schize, sur la nécessité de se déprendre du « maternel » et inversement sur la suture, entre le savoir et la vérité par exemple, en tant que supportée par le sujet précisément. Bref, un éventuel passage de la suture à une béance illustre la structure de la bande de Möbius, et donc ce qui se passe lorsqu'elle se trouve fendue longitudinalement. Cliniquement, parlant du délire de Schreber « où la note douloureuse joue un rôle très important », Lacan propose ceci (L03, p. 123) :

Du point de vue phénoménologique /.../ on admettra qu'il y a là un état qui peut être qualifié de crépuscule du monde. Il [Schreber] n'est plus avec des êtres réels -ce « n'être plus avec » est caractéristique, car il est avec d'autres éléments bien plus encombrants. [...] « Je suis celui qui est éloigné »³⁸ ; nous trouvons cette formule qui rend un écho biblique dans une note où Schreber n'est pas celui qui est, c'est celui qui est... bien loin.

- 61 J'ai déjà posé (en note plus haut, citant de Libera) quelques jalons relatifs à la question de la *pars*, de ce qui se prête à séparation mais il importe de remonter bien plus loin dans l'archéologie de cette notion pour signaler le jalon de Plotin dans sa cinquième Ennéade (Édition des Belles Lettres, 1967 p. 163 ; V9/3.7) où il dit ceci :

Il est sans doute ridicule de se demander si l'intelligence est au nombre des êtres [...] il faut plutôt chercher si elle est telle que nous disons, s'il y a une intelligence

séparée (E9F9F9E9F9E9F9E9F9), si cette intelligence est identique aux êtres, et si elle contient les idées, sujet que je veux traiter aussi maintenant.

- 62 De son côté Lacan use du terme « séparer »³⁹ dans un autre sens encore, celui de se parer, « *se parere* » dit-il, en quoi il suggère qu'il ne s'agirait là que du semblant, propre à ceux qui ne cessent de parader dans l'ex-sistence (les psychanalystes de droit divin qui ont « tout compris », par exemple). N'empêche que ce dont on se sépare primordialement c'est le placenta, ou délivre. C'est l'objet petit « a » par excellence selon Lacan, *das Ding* selon Heidegger, et ce dont chacun porte la marque. Marques causales que je collectionne, et dont le livre de Jacques Bouveresse *Wittgenstein lecteur de Freud*⁴⁰ me fournit l'occasion d'en compter une de plus. Dans ses *Recherches philosophiques* Ludwig Wittgenstein raconte ceci :

À la question pourquoi je me représente la ville dans cette direction je ne peux pour commencer donner aucune réponse. Je n'avais aucune raison de croire cela. [...] nous marchions en effet le long d'un canal [un « Lacan »], et j'en avais suivi un une fois auparavant, dans des circonstances analogues, et la ville était à ce moment-là à notre droite. – Je pourrais essayer de trouver en quelque sorte psychanalytiquement les causes de ma conviction infondée.

- 63 Wittgenstein ne trouve donc pas de raisons psychologiques susceptibles d'étayer « sa » conviction. Freud arguerait de ce qu'il s'agit là l'un *Einfall*⁴¹, d'une sorte de conviction délirante qui accompagne un phénomène de déjà-vu. Je propose pour ma part que la cause, l'objet « a » dans ce cas, est la « ville » et ses villosités propres à évoquer le placenta, qu'on est droit se situer auprès d'un canal (le « canal » ombilical). Nous tenons là le format initial, l'*Urbild* (le référent gauche-droite) de toute fantasmagorie ultérieure du sujet. Le problème de Wittgenstein, son scrupule, c'est « de ne rien dire plus qu'il n'en sait » (Bouveresse, *op. cit.*, p. 11) et c'est une certaine façon de se garder du « non-su » qu'il eut pu cracher.

- 64 Ce que Wittgenstein a retenu de l'enseignement de Freud c'est (Bouveresse, *op. cit.*, p. 56) que : « la grande majorité des névroses graves chez les femmes proviennent du lit conjugal ». Il en a tiré les conséquences. Ça le motive à proférer quelques phrases à double entente, comme lorsqu'il dit (Bouveresse, *op. cit.*, p. 14) :

Mon originalité (si le mot est exact) est, je crois, une originalité de terrain et non de semence (je n'ai peut-être pas de semence propre). J'ai une semence sur mon terrain [...].

- 65 Suture infamante du Nom-du-Père (le « von » Wittgenstein) puisque réduit ici à sa semence et donc à l'*ananké*, suture à verser désormais au compte de la double hélice chromosomique qui en tient lieu. À sa manière il plaide en faveur d'une certaine innocence : « L'innocence dont vous parlez n'est pas celle pour laquelle un homme lutte, mais celle qui naît de l'absence naturelle de tentation ». La tentation contre laquelle le protège une telle innocence c'est (Bouveresse, *op. cit.*, p. 12) : « L'humiliation que peut représenter la découverte [par Freud] d'une vérité objective insupportable pour notre dignité ». Coupure épistémique freudo-lacanianne inassumable.

Pour conclure

- 66 Sous le prétexte louable de la compassion que l'on se doit de manifester, en tant que professionnels, envers ceux qui viennent nous conter leurs « malheurs », et, au nom du respect du prochain et de ses supposées valeurs, les propos tenus par les formateurs es psychanalyse virent à une sorte de fatras de circonlocutions, puisqu'on renonce de

« nommer un chat un chat »⁴², glissant ainsi dans un discours qui n'est plus pour nos interlocuteurs qu'une salade de mots, voire un ragoût d'antinomies. Enseigner est impossible disait Freud mais on peut toujours essayer : *moderato cantabile*.

NOTES

1. HEIDEGGER par exemple, in *Phénoménologie de la vie religieuse*, 2011, NRF Gallimard [PVR p. 347].
2. *Ibid.*, p. 347.
3. Lacan se targue d'avoir inventé l'objet « a » mais il importe de s'inquiéter de ses sources éventuelles. Il reconnaît que le *Mehrlust*, le plus-de-jouir, désigne la 'plus-value' de Karl Marx ; mais il y a chez Aristote quelque chose qui s'en approche, à savoir le *ἄλλοτρεπὲς ἐκείνου*, que Heidegger traduit par *Mehr an Hinsehen*, et son traducteur J.-F. Courtine par « surcroît de pénétration ou de considération » (in : M. HEIDEGGER, *Interprétations phénoménologiques d'Aristote*, T.E.R. bilingue, p. 45.)
4. Faut-il rappeler ici l'usage quasi ésotérique que Lacan a pu faire des termes *surimpression* et *surimposition* dans sa clinique. Urim et Tummim relevant de la pratique de l'art divinatoire.
5. Voir *Frege-Husserl Correspondance*, 1987, p. 35 n° 7 ; & Postface de Jean-Toussaint Desanti, p. 73, T.E.R. bilingue.
6. Voir *Lacâneries*, Les Impliqués, 2014, p. 137.
7. Denis FISETTE, *Lecture fréguenne de la phénoménologie*, L'Éclat, 1994, p. 78.
8. Les termes « déduire » et « réduire » se partagent les quelque 300 occurrences d'éduire, dans le *Séminaire*, laissant quelques miettes à s'éduire. Esduire est parfois traduit par « plaisir », ou par « refuge », d'où l'occurrence d'un *s'éduire* chez Lacan (à retrouver !).
9. Voir Lacan : « La troisième ». Intervention au Congrès de Rome (31.10.1974 / 3.11.74) paru in *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.
10. Voir le séminaire de Husserl en 1908 repris dans « Vorlesungen über Bedeutungslehre », *Husserliana*, tome XXVI, Martinus Nijhoff publishers, Dordrecht/Boston/Lancaster, 1987, p. 85.
11. LACAN, « Radiophonie » (32 p.) in *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 55-99 ; réponse à la question n° 4 : « Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que *falsus* soit le « chu » en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord [...]. C'est justement comme *falsa*, disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce. N'oublions pas que le symptôme est ce *falsus* qui est la cause dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être. Nous ne sommes sûrs, pour ce que Freud pouvait savoir de ce domaine, que de sa fréquentation de Brentano. Elle est discrète, soit repérable dans le texte de la *Verneinung*. J'y ai frayé la voie au praticien qui saura s'attacher au *ludion logique* que j'ai forgé à son usage, soit l'objet *a*, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier ».
12. Leila HAAPARANTA, « L'analyse comme méthode de justification », in Élisabeth RIGAL, *Jaakko Hintikka : questions de logique et de phénoménologie*, Paris, Vrin, 1998, p. 239.
13. *Op. cit.* p. 75.
14. Voir H. DREYFUS, « Husserl et les connaissances cognitives », *Les Études Philosophiques*, mars 1991, p. 14.
15. Imre HERMANN, *Psychanalyse et logique*, Denoël, 1978.

- Le Portique, 35 | 2015

28. « Chu » rime avec déchet, écarté, poubellifié, et à la limite avec ordure. À comparer avec l'objet élu, distingué, séparé : , ci-dessus, mais d'abord avec l'ostraca, le tesson des archéologues.

29. Tout ceci attire notre attention sur les rapports de crédibilité et de confiance qu'aurait cultivés Freud envers Tausk, dont on sait par ailleurs comment cette histoire de transfert finira. La lecture des *Minutes de la société psychanalytique de Vienne* [MVPS] est fort instructive à cet égard. Non seulement parce que Freud s'y livre : par des apports cliniques inclus dans ces séances, séances spéciales, qui -dans les trois volumes- sont présentés sous le titre : « Reviews and Brief Clinical as well as other Communications », mais aussi parce qu'on y glane des indications précieuses quant à ceux avec lesquels Freud est habituellement d'accord, notamment Hanns Sachs. D'autant qu'entre Freud et Lacan, de par la filiation psychanalytique de ce dernier, il existe au moins deux écrans, deux lentilles, l'une quelque peu enfumée, c'est celle de Löwenstein, l'analyste de Lacan, et l'autre, singulièrement grossissante, celle de Hanns Sachs, l'analyste de Löwenstein. Bref, le nom de Tausk apparaît au moins en deux endroits de ces « Minutes ... ». Une première fois dans le tome II [MVPS, p. 328], où il fait un topo intitulé : « Psychanalyse et théorie de la Science » et où il commet une grosse bourde, lorsqu'il dit et répète que Platon aurait été le successeur immédiat d'Aristote ; ce que, dans la discussion qui suivra, Freud ne manquera pas de lui renvoyer. Mais l'exposé est brillant et Freud avoue ses propres difficultés à manier « *such abstract ideas* [MVPS p. 335] ». Au tome III, en novembre 1911, Tausk intervient à propos de l'exposé de Reinhold sur « La prétendue intemporalité de l'Inconscient », et il s'inscrit contre le qualificatif « prétendue », avec -après-coup- le soutien de Sachs ainsi que celui de Freud. L'apport de tout ceci souligne l'intensité du débat que l'inconscient suscite entre ceux qui s'y intéressent à l'époque, et historicise ainsi les modalités selon lesquelles s'est constitué ce que Lacan nomme « la bande à Freud ». Formation de l'Inconscient freudien nommée « Comité ». Comité auquel Freud a imprimé un mode de fonctionnement d'inspiration strictement maçonnique, chaque membre étant identifié par une bague qu'il était censé porter. Raison de plus pour ne dire « rien » quant à la bande à Lacan et quant à celles qui en sont dérivées depuis.

30. S'agissant de l'héritage lacanien, tel que saisi dans 'sa' passe, c'est surtout Jean Laplanche qui a métabolisé 'à la lettre' ce genre d'étouffe-chrétien, qui, dès lors, l'a mis hors d'haleine.

31. Il est des sujets qui ne cessent d'accumuler les dénégations dans la vie, mais surtout sur le divan ; sous l'effet de la nécessité, du *Zwang* freudien, ils s'adonnent au refoulement. Mais c'est sans compter ceux qui sont dans le déni perpétuel. Surtout si l'analyste ne bronche pas.

32. L'âme : a) ne connaît donc les choses matérielles et sensibles que par l'entremise de leurs espèces ou similitudes ; b) or elle intègre les choses spirituelles sans de telles espèces.

33. Où donc Lacan parle-t-il de l'arc-en-ciel ? Curieusement ça vient juste au moment où il est sur le point de donner la parole à Alain Didier Weill pour qu'il nous conte son histoire de Bolef. Voici ce que Lacan en dit (le 11.1.1977) : « C'est tout de même assez curieux que la rosée, par exemple, n'a pas l'intérêt que Descartes a réussi à donner à l'arc-en-ciel. La rosée est un phénomène aussi naturel que l'arc-en-ciel. Pourquoi est-ce que ça ne nous fait ni chaud ni froid ? » Car, ayant lu au préalable cette conférence à venir il est en position de savoir que « même dévoilé » Bolef, arguant d'un problème supplémentaire d'être, ose se formuler ceci : « Je peux quand même *en être* encore ». En réalité, la prestation d'Alain Didier Weill est à lire comme un commentaire de la Bible. Le sujet (Bolef) tente une partie de cache-cache avec Dieu alors que son ange gardien (le Messager) ne cesse de renseigner le supposé omniscient, jusqu'au moment où, Bolef démasqué, privé de sa parole, affronte le jugement dernier, sous la forme d'une lutte, telle celle de Jakob avec l'ange au gué du Jabbok ; face-face avec l'Ange et donc union, consubstantialité, par laquelle s'efface sa division subjective et d'où surgit ce schibboleth (tel que mentionné par Lacan au niveau du signifiant de l'Autre barré), qu'Alain Didier Weill reformule sous la forme d'un « c'est toi » (*azé* en hébreu ?). Serait-ce là une illustration de l'*Agnosierung* de Freud ? Un semblant ? Une upanishad ? Et pourtant, on est loin du retournement de la lettre (de l'être) que comporte le

conte d'Edgar Poe commenté par Lacan dans ses *Écrits*. Le retour dans le réel du signifiant ayant subi la forclusion primordiale sous la forme d'une marque sur la hanche de Jakkob y garde tout son mystère. Lire (en anglais) « La tache sur le mur » de Virginia Woolf est nettement plus éclairant.

34. Holophrase : à la séance du 10.6.1964 de son *Séminaire* Lacan lie le surgissement de l'holophrase à "l'effet psychosomatique" : « Ceci peut aller infiniment plus loin, de façon de formuler ainsi la formule à quatre termes qui est ici représentée en bas :

$X \leftrightarrow S_1$

O. s, s', s'', s''', ... S (i (a', a'', a''', ...).

O. s, s', s'', s''', ... : suite des sens

S (j (a', a'', a''', ...)) : suite des identifications

Je pense que vous la reconnaissez, malgré sa complication d'aujourd'hui, qui se justifie par ce que je vais vous dire maintenant. C'est que c'est précisément dans la mesure où il n'y a pas l'intervalle entre S_1 et S_2 , où le premier couple de signifiants se solidifie, 's'holophrase' si je puis m'exprimer ainsi, que nous avons le modèle de toute une série de cas qui peuvent l'illustrer, encore que dans chacun le sujet n'y occupera pas la même place ».

35. Voir Jaakko HINTIKKA, *La Vérité est-elle ineffable ?*, L'Éclat, 1994 p. 68.

36. Cité par Rudolf BERNET, « Le concept husserlien de noème », *Les Études philosophiques*, mars 1991, p. 91.

37. (L10 « L'angoisse », le 14.11.1962 p. 62 Seuil) : « En tout cas, apprenez, j'irai vite, que le terme "esmayer", qu'avant lui "esmais" et même à proprement parler "esmoi-esmais", si vous voulez le savoir est déjà attesté au XIII^e siècle – n'ont connus, pour m'exprimer avec les auteurs, n'ont triomphé qu'au seizième. Qu'"esmayer" a le sens de troubler, effrayer, et aussi se troubler. Qu'"esmayer" est effectivement encore usité dans les patois et nous conduit au latin populaire "exmagare" qui veut dire faire perdre son pouvoir, sa force ».

38. Éloigné, en exil, séparé (☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞), en position de méta (☞☞☞☞☞☞☞☞☞☞) ou de « gond », etc., toutes dénominations dont Lacan affuble son objet « a ». Voir aussi [PVR p. 346 note 1] : « *Des sich abscheidenden Gottfindens*. Allusion évidente à la notion eckhartienne de l'*Abgeschiedenheit* (N.d.T.) ».

39. Dans son « Que sais-je ? » sur Lacan (2002), Paul-Laurent ASSOUN (professeur à Paris VII mais d'une chaire apparemment sans nom) utilise à deux reprises le terme « séparation » (p.73), séparation corrélée à celle de coupure, telle qu'évoquée dans une citation de Lacan : « l'objet "a" est le fait d'une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord [...] ». Il ne va pas jusqu'à évoquer les plaies du Christ. Il insiste aussi sur le « retour » de Lacan à Freud, mais ne donne pas l'impression de le concevoir comme un « retour » à « la Terre promise ». Et, pour rester sur ce terrain théologico-magique, notons que dans les *Zohar* (tome I, 1981, Verdier édit. p. 104-105) et donc dans le commentaire des travaux du deuxième jour de la Genèse, il est question de la séparation des eaux. Il s'agit d'un « déploiement » qui a pour effet la partition du nom divin Elohim en El (les eaux d'en-haut) et Him (les eaux d'en-bas), différenciation (*havdala*) à quoi va correspondre en retour (trois pages plus loin) une réunion, une unification en un seul lieu (l'En-haut), sous un nom secret qui serait le produit d'un cryptage singulier du nom divin YHHV Elohénu YHHV (*op. cit.*, p. 108 note 2). Ainsi le grand Autre réintégrerait l'objet « a ».

40. 1991, aux Éditions de l'éclat, p. 85.

41. Bouveresse rapporte (*op. cit.*, p. 109) ce que Freud dit de l'*Einfall* : « *Einfall* devait se rapporter à l'élément refoulé comme une allusion, comme une représentation de ce même éléments dans le discours indirect ».

42. Il serait malséant, paraît-il, de dire que les opérations liées à l'exercice de la lecture « colonisent » chez l'enfant des zones du cerveau, zones qui chez les analphabètes sont occupées par d'autres fonctions (résultats des recherches récentes dont on peut lire le compte rendu dans un ouvrage intitulé : C3RV34U, 1914, aux Éditions de la Martinière). Cette « colonisation » n'est

pas sans résistances puisqu'il est des sujets qui lisent mais ne comprennent rien à ce qu'ils ont lu. Cette levée de boucliers contre l'usage d'un terme (ici « colonisation ») est manifestement le produit d'un discours qui arbore le déni commun du risque que comporte la vie en société (position idéologique nourrie du souvenir de la « colonisation » par la France de certains territoires conquis, souvenir que le déni croit pouvoir exorciser à jamais par des incantations répétitives). Déni qui privilégie le local au dépens du global, et qui, grâce à d'un passage sur le divan, risque de se muer en symptôme ; avec certes ce bénéfice ultérieur de mettre le sujet à l'abri d'une somatisation pure et dure. Mais on aura toujours le loisir de stigmatiser comme fait de 'rejet de l'autre' les manifestations de défense qu'engendre l'angoisse de l'autre. Reste à savoir si cette thérapeutique philosophique intensive a quelque impact sur un malaise ambiant à expression sociale.

RÉSUMÉS

Dès ses premiers écrits Lacan se pose en logicien, en quoi son séminaire sur « La lettre volée » reste paradigmatique. Il se désignait « Le dernier des kabbalistes chrétiens » ce qui l'autorisait de traiter le carré logique d'Aristote par les modalités du *solve et coagula*, jusque dans son projet d'arithmétisation de l'inconscient (placée sous l'égide de « Canrobert » à l'instar d'un célébrité « Bourbaki »). Si bien qu'à la place de la « mythologie de la pulsion » freudienne il substituera le modèle de subjectivation que propose son « stade du miroir ». Ici Lacan transcrit le « *Jetzt-sehen* » husserlien comme moment d'un retournement dialectique fondateur de l'altérité. Puis il inventera l'objet 'a' dont il dit que c'est « ce qui s'attrape au coïncement du symbolique, de l'imaginaire et du réel comme nœud ». D'où une topologie qui s'engendre au grand dam de ses sectateurs, qui tendent d'en esquiver les conséquences (notamment la castration borroméenne) en invoquant un improbable « retour à Freud ». Suit un long développement essentiellement historique censé exploiter le thème : « Psychoanalyse et Logique », qui souligne les apories qui s'engendrent dès lors qu'on prend en compte l'ontologie implicite de la proposition : « *ex falso sequitur quod libet* ». Il y a là de quoi couper l'élan de plus d'un philosophe dans ses échappées vers la Vérité.

From his first writings Lacan presents himself as a logician. This article examines several examples of the substitutions, transcriptions and inventions of concepts, from which a topology emerges, disturbing even his partisans who attempt to avoid some of its consequences. Will follow an essentially historical development supposed to mine the "Psychoanalysis and Logic" theme, which will underline the aporias produced when one considers the implicit ontology of the statement "*ex falso sequitur quod libet*". Enough therein to make any philosopher stumble as they rush towards the Truth.

AUTEUR

STOÏAN STOÏANOFF

Stoïan Stoïanoff-Nenoff est neuropsychiatre et praticien de la psychanalyse.